

Laval théologique et philosophique



TROELTSCH, Ernst, *Religion et histoire*. Esquisses philosophiques et théologiques

Alfred Dumais

Volume 48, numéro 2, juin 1992

La violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400700ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400700ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumais, A. (1992). Compte rendu de [TROELTSCH, Ernst, *Religion et histoire*. Esquisses philosophiques et théologiques]. *Laval théologique et philosophique*, 48(2), 297–299. <https://doi.org/10.7202/400700ar>

la révolte et les interrogations des hommes de notre temps, appel à passer de l'autre côté» (p. 132).

Il s'agit là, pour Moingt en écho de Certeau, de l'exigence d'*inventer* «la spécificité d'un agir chrétien» (p. 137), dans ce qui est à la fois combat de la raison et impératif de solidarité. Telle devient dès lors la pratique de la *différence chrétienne*: «rapport à l'autre, à l'irréductibilité de l'autre», à travers des figures de l'autre qui sont toujours changeantes, toujours particulières, et qui font du christianisme lui-même une «religion particulière», religion parmi d'autres, en même temps qu'elles le distinguent comme religion universelle, pratique de la différence toujours en train de s'opérer. Tel est aussi l'enjeu de la pratique théologique: «l'impossibilité de penser la vérité du christianisme sans la problématiser dans les termes d'un rapport du particulier à l'universel. Certeau se donnait pour tâche de rendre le christianisme *pensable* dans le monde où nous vivons. Il ne s'agit pas de se contraindre à le penser tel que les autres le pensent, mais de le penser avec d'autres, qui n'en sont pas, et de ne pas se risquer à se complaire sereinement et superbement dans une vérité qui n'est pas partagée par les autres» (p. 142).

Non-lieu de l'écriture théologique, quelque part entre l'*écriture de l'histoire* et l'*écriture mystique* (Geffré), qui l'associe à «ce qu'il y a de plus spécifique à l'expérience chrétienne, à savoir une *expérience de l'altérité* indissociable d'une *expérience de la particularité* de la foi» (p. 174). «Certeau n'a pas formalisé pour lui-même le statut de l'écriture théologique, nous dit encore Claude Geffré, mais à l'évidence, il décelait une ressemblance de famille entre ces trois écritures, l'écriture de l'histoire, l'écriture mystique et l'écriture théologique. Cette dernière est nécessairement différente. Mais elle est provisoire comme l'Écriture de l'histoire et blessée comme l'écriture mystique.» Dans cette écriture, la pratique de l'autre est de fait une pratique *avec* l'autre, reconnu dans son altérité, c'est-à-dire une pratique de solidarité où enfin *dire* et *faire* cesseraient d'être dissociés.

Sans prétention à l'exhaustivité, ce recueil qui aurait pu simplement en être un d'hommages à un homme qui a lui-même été un praticien de l'exil, pose donc des questions théologiques fondamentales. À la mesure de celui dont il se fait trace et qui a fait de cette pratique de l'exil un acte de foi en l'homme, s'autorisant du désir de celui qui lui manque, l'Autre.

Raymond LEMIEUX
Faculté de théologie

ERNST TROELTSCH, **Religion et histoire**. Esquisses philosophiques et théologiques (Jean-Marc Tétaz, éd.). Coll. «Lieux théologiques», no 18. Genève, Labor et Fides, 1990, 312 pages (15 × 21 cm).

Ces dernières années, les milieux francophones tout particulièrement connaissent un regain d'intérêt pour Ernst Troeltsch (1865-1923). Cela semble coïncider avec un recul certain de l'œuvre de Karl Barth qui, il faut le dire, avait pris une large place dans la pensée théologique contemporaine. L'ouvrage que présente ici Pierre Gisel, théologien à l'Université de Lausanne, contient cinq textes inédits de Troeltsch en français, textes qui ont fait l'objet de discussions et d'échanges à un Congrès international, tenu à Lausanne en mars 1990 et portant sur Troeltsch et le problème de l'histoire. C'est Hartmut Ruddies, un spécialiste allemand de Troeltsch, qui a proposé ce choix. On doit, par ailleurs, l'édition et la traduction à un étudiant au doctorat, Jean-Marc Tétaz, lui-même assisté d'Anne-Lise Frank et de Numa F. Tétaz. En postface, a été ajoutée une courte appréciation qu'avait rédigée à l'époque le romancier Thomas Mann du texte sans doute le plus politisé de Troeltsch qui apparaît à la fin de ce recueil.

L'image qui ressort le plus de l'ouvrage, c'est celle du Troeltsch de l'après-guerre. Quatre textes sur cinq appartiennent en effet à la dernière période de sa vie, soit de 1920 à 1922. Ils reflètent l'engagement d'un intellectuel, préoccupé par les orientations que prend l'histoire en son temps. Troeltsch était, à ce moment-là, un commentateur assidu de l'actualité politique, un citoyen qui s'interrogeait sur le destin véritable de l'Allemagne. Par contre, ce n'est pas l'image qui se dégage du texte liminaire. Celui-ci date de 1907 et traite de philosophie de la religion, un thème de réflexion qui n'a cessé de hanter ce théologien et qu'il n'a jamais pu achever, même s'il voyait là la clé de voûte de son œuvre. On retrouve dans cet essai le Troeltsch universitaire, désireux d'inscrire la théologie dans le mouvement de la modernité, de confronter science et religion. Nous avons ici comme deux figures juxtaposées, réunies par une thématique commune, celle qui lie l'histoire à la religion. En cela, les éditeurs demeurent fidèles à la pensée de Troeltsch, lui qui situait la foi au cœur de l'histoire et se demandait, en retour, quelle compréhension nous pourrions bien tirer de l'histoire sans la foi.

Le premier texte du recueil est un essai très élaboré (70 pages) sur la philosophie de la religion. Troeltsch avait déjà en tête l'idée qu'il se faisait de la religion (p. 119) et que ses travaux ultérieurs continueront de développer. À vrai dire, c'est un état de la question qu'il nous propose, conviant la théologie à une analyse en profondeur de la conscience religieuse et à la découverte des médiations qui relient le discours religieux au monde scientifique. Plus tard, ses orientations vont changer : la crise majeure qui éclate en Europe surtout après la défaite allemande le conduit vers d'autres nécessités. Les quatre textes qui suivent témoignent des moments-clés de cette réflexion. Il lui faut des points de repère en ces temps de grand désarroi. Réaction d'intellectuel d'abord : il veut revoir l'essence même de l'histoire, inventer, si possible, une culture du présent qui viendrait comme à la rescousse de la politique allemande et européenne. C'est le sens de son travail sur «L'édification de l'histoire de la culture européenne», un écrit qui sera remanié pour devenir le dernier chapitre de son gros livre sur *L'historisme et ses problèmes*. Vient ensuite un article beaucoup plus succinct (23 pages) sur la crise de l'historisme, un effort pour diagnostiquer les malaises de l'époque. À travers tout cela, cependant, Troeltsch demeure un homme d'Église, avide de réformes, qui tardaient effectivement à venir dans les milieux luthériens entre autres. Il n'y arrivera pas, avoue-t-il, mais la conférence qu'il prononce en 1922 dans le cadre des activités de l'École de la Sagesse lui donne l'occasion d'établir sa position. Il avait intitulé son exposé : «De la contingence des vérités historiques», et nous avons là peut-être son meilleur texte sur ce qu'étaient pour lui la foi, l'histoire et la vie, des réalités qui, au-delà de leurs différences, seraient au fond de même teneur. Finalement, le dernier chapitre contient une autre conférence qui avait particulièrement attiré l'attention du public de l'époque et qui avait pour titre : «Droit naturel et humanité dans la politique mondiale». Plusieurs voient dans ce texte son testament politique, à bon droit du reste, puisqu'il devait mourir six mois plus tard. Troeltsch y fait état de ses vues politiques et tente de neutraliser la propagande anti-allemande qui avait cours alors en Europe. Thomas Mann dira de lui : il s'est fait «le champion de la nécessité historique d'un rapprochement de l'idée allemande avec la pensée de l'Europe occidentale» (p. 304).

Les intérêts de Troeltsch, on le voit, étaient extrêmement divers, et il ne suffit pas de quelques textes pour donner une vue d'ensemble de son œuvre. En revanche, les lecteurs pourront trouver dans cet ouvrage des notes historiques détaillées, des éléments du contexte biographique dans lequel s'insère chacun des textes, bref tout un encadrement de la traduction qui permet de mieux cerner le projet de ce théologien, sinon les multiples facettes de sa personnalité. Il s'agit bien, comme le dit le sous-titre, d'esquisses philosophiques et théologiques. Troeltsch rêvait de renouveler la théologie de son temps. Il se montrait très attentif — trop sans doute au goût de Barth — aux orientations que prenait la vie moderne. C'est le problème

de l'histoire qui a été son véritable sujet d'intérêt, avec la conviction, cependant, que le destin ne peut dépendre de la seule volonté des individus. Car l'histoire elle-même, croyait-il à la suite de Nicolas de Cuse, ne saurait échapper au regard de Dieu. Un auteur, une œuvre qui mérite d'être relue.

Alfred DUMAIS
Université Laval